

époque il est question de mesurer l'impact de l'invasion « barbare » de 167 à Concordia (G. Cresci Marrone, Fr. Luciani et A. Pistellato), puis dans les décennies suivantes de suivre les évolutions divergentes de plusieurs sanctuaires du Latium vetus (M.G. Granino Cerere). Dans la foulée, E. Melchor Gil consacre sa recherche au processus de renouvellement des sénats locaux, en comparant ceux d'Irni et de Canusium, dans un tableau socio-institutionnel de portée large qui couvre tout le Haut Empire. Passant ensuite aux années 295-310 où Autun et la cité des Éduens connurent un grave problème financier et fiscal, M. Kasprzyk et A. Hostein en observent les symptômes, tentent de mesurer ses effets et de définir les réactions tant impériales que locales sur la base de l'examen conjoint des sources archéologiques et des panégyriques latins. Une étude fort intéressante qui pourrait devenir un modèle de compréhension du fonctionnement de certaines cités gallo-romaines au Bas-Empire. Signalons encore une étude d'une brièveté surprenante, sans doute à interpréter comme un aperçu du sujet, où Bl. Pichon présente un bilan du fait évergétique dans les Gaules et les Germanies et son évolution au III^e siècle. Quelques pages, avec tableaux récapitulatifs très sommaires, une rareté marquée de références précises et de justifications chronologiques et des confusions institutionnelles (en ce qui concerne le *vicus* par exemple) ne rendent assurément pas justice à un sujet aussi vaste. Pour clore le volume, on trouvera une conclusion de François Chausson qui s'apparente davantage à un résumé des contributions successives, quelques discussions et de bons index. – Assurément, ces trois volumes resteront des références importantes et des instruments de travail fort utiles, mais la qualité de plusieurs communications marquantes ne compense pas tout à fait l'éparpillement des sujets parfois fort éloignés des questions de pratique municipale, et les sauts chronologiques répétés.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Stéphanie GUÉDON (Dir.), *Entre Afrique et Égypte : relations et échanges entre les espaces au sud de la Méditerranée à l'époque romaine*. Bordeaux, Ausonius, 2012. 1 vol. 17 x 24 cm, 326 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 49). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-077-8.

Fruit d'un colloque tenu à Limoges en 2010 enrichi de contributions supplémentaires, ce gros volume se propose de dessiner les échanges entre l'Afrique et l'Égypte, deux régions dont la proximité géographique aurait fait augurer une proximité relationnelle. Or, depuis l'Antiquité, l'Afrique orientale a été considérée comme solidaire de l'Asie, les parties occidentales constituant la « véritable » Afrique, encore que seule la bande côtière de la zone qui relie l'Égypte à la future province de Cyrénaïque ait été bien connue. Ce volume pose deux questions : qui l'emporte, de la géographie ou du passé culturel ? L'emprise romaine a-t-elle induit une unification assez forte pour que les échanges de toutes natures – économie, technique, savoirs, culture – entre l'Afrique et l'Égypte se densifient ? Les approches sont très variées, certaines beaucoup plus fertiles que d'autres. Parmi ces dernières, l'analyse détaillée, qui dessine une évolution chronologique sur une longue période, de la présence de céramique africaine en Égypte (Ballet, Bonifay, Marchand, p. 87-117) ; ce commerce, le plus banal qui soit, présente deux aspects paradoxaux : il est plus tardif qu'entre

d'autres régions pourtant beaucoup plus éloignées entre elles, et il se fait uniquement dans le sens Afrique-Égypte, par mer probablement. Ces spécificités insèrent l'Afrique dans l'empire romain, où la circulation de céramique constitue un des courants commerciaux majeurs, quand l'Égypte apparaît à l'écart. Il n'est pas si fréquent que des bilans aussi précis débouchent sur des conclusions historiques majeures, et cette réussite doit être soulignée. Il en va de même pour l'étude sur les Garamantes (Gatto, Mori, p. 221-235), fondamentale puisque les Garamantes sont le pivot des relations entre les zones côtières et le désert méridional ; cette fonction est si indispensable qu'elle est attestée du VI^e s. av. au IV^e ap. J.-C. : peu importe que l'empire romain ait disparu, le rôle d'intermédiaires joué par les Garamantes ne faiblit pas. La part des témoignages archéologiques est toujours capitale puisque les attestations littéraires et historiques minimales insistent surtout sur la méconnaissance qu'ont les autres peuples de ce qui se passe au-delà de la bande côtière, dans les étendues désertiques. Celles-ci jouent un rôle primordial comme intermédiaires avec le nord, mais aussi comme centre de productions : le commerce de la laine de l'oasis Kharga, en Égypte (Gradel, Letellier-Willemin, Tallet, p. 119-141), prouve l'insertion des oasis dans les échanges avec la Libye côtière, pour lesquels le chameau est fondamental. Départager le diffusionnisme de l'évolutionnisme s'avère délicat ; plus simplement dit discerner si les savoirs, les cultures, les pratiques viennent d'une autre région (en l'occurrence à une époque haute, de l'Orient), comme c'est le cas des techniques d'irrigation, très antérieures à l'occupation romaine (Reddé, p. 145-156) ; ou s'ils se sont transformés à partir de données locales. De ce point de vue, la filiation qu'établit Leveau (p. 157-172) entre les techniques hydrauliques en usage à Césarée de Maurétanie et celles d'Alexandrie est très instructive de la complémentarité qui se construit entre les différents aires : les spécialistes orientaux sollicités par Juba II et Cléopâtre ont permis la mise en œuvre d'ouvrages hydrauliques monumentaux supérieurs à ceux qui auraient pu être réalisés avec les ressources locales ; mais celles-ci ont mis ces savoirs à profit pour concevoir et d'édifier une nouvelle ville, beaucoup plus étendue que celle que leurs propres compétences hydrauliques ne l'auraient permis. Qu'il faille donc réfléchir en termes d'échanges et non d'influences, qui impliqueraient la supériorité d'une partie sur l'autre, l'étude de Marini (p. 173-186) qui confronte les bustes funéraires de Cyrénaïque aux portraits du Fayoum le montre aussi de façon convaincante : à l'arrivée des Romains, les pratiques funéraires de Cyrénaïque évoluent avec l'apparition des bustes-portraits réalistes ; toutefois l'apport culturel et technique romain n'est pas évident car ces bustes rappellent de très près (la ressemblance physique, les accessoires) les portraits du Fayoum ; il semble donc que l'unification étatique sous l'autorité de Rome a favorisé les échanges culturels et l'adaptation d'expériences extérieures à des réalisations locales. Pareilles interactions peuvent se constater jusqu'à des époques tardives (IV^e-VII^e s. ap. J.-C.) : le développement des églises et des architectures chrétiennes en Cyrénaïque et en Égypte (Michel, p. 187-209) montre que certains traits sont partagés (sculpture de type grec, mosaïques romaines) ; même si l'église de Cyrénaïque dépend de celle d'Alexandrie, la communauté culturelle profonde s'est tissée avec le Proche Orient. On voit combien les échanges Afrique-Égypte s'inscrivent dans des cadres variés, se manifestent sous des formes diverses ; de ce point de vue, le livre est une réussite, un peu entachée par quelques faiblesses : l'inventaire des objets égyptisants dans les musées

d'Algérie (Abdelouhab, Soltani, p. 73-85) aurait pu être plus qu'une constatation et donner lieu à une amorce de synthèse ; la relation de la rencontre entre Massinissa et Ptolémée (Laporte, p. 213-219) reste à un niveau trop superficiel pour être autre chose qu'une anecdote ; la tentative de Nelis-Clément (p. 237-268) d'interpréter la présence de soldats romains dans le désert inspire surtout une défiance envers la rareté des témoignages, d'autant que, si l'armée romaine s'est provincialisée, elle s'inscrit toujours dans le cadre impérial, où les troupes sont affectées à une zone (la notion de perméabilité entre forces militaires de part et d'autre de la « frontière » est douteuse), et que le fait de servir dans une région n'implique pas une communauté culturelle avec la population de celle-ci. L'indexation permettra aux lecteurs de repérer les témoignages ou les lieux qui les intéressent plus particulièrement, mais on aurait souhaité que la belle introduction (J. Desanges) trouve un équivalent dans une conclusion synthétique qui aurait fait le bilan des apports de cette publication originale.

Monique DONDIN-PAYRE

Agnès GROSLAMBERT, *Lambèse sous le Haut-Empire (I^{er}-III^e siècles). Du camp à la cité*. Lyon-Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 17 x 27 cm, 193 p., 29 pl. (COLLECTION CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN). Prix : 28 €. ISBN 978-2-904974-39-7.

Ce petit livre doit, si l'on en croit la 4^e de couverture, nous « inciter à goûter l' austère grandeur de Lambèse au voisinage de l'éclatante Timgad » ; or, il n'y est jamais question de Timgad, aucune comparaison n'y est donc proposée. Il est vrai que, parmi les cités de l'empire, Lambèse constitue un cas particulier, à de multiples points de vue. Le premier, extérieur mais fondamental, est documentaire : le camp de Lambèse était unique, non par ses caractéristiques mais parce que, situé en limite des zones habitées, il avait été totalement préservé jusqu'au milieu du XIX^e s. quand le tiers environ de son emprise fut recouvert par une prison qui, depuis, n'a cessé de se développer : les vestiges furent mis au jour en même temps qu'ils étaient en grande partie détruits. Assurément, Lambèse serait restée aussi grandiose que Timgad si ce hasard n'en avait effacé toutes les nécropoles, les habitations, et une grande partie des monuments publics. Une autre particularité est la dualité du lieu, qu'exprime le titre « du camp à la cité » : Lambèse romaine est née parce que la 3^e légion y fut cantonnée, mais elle se développa jusqu'à devenir une cité et la capitale de la province, selon un processus qui n'est toujours pas totalement élucidé, faute de témoignages directs. Or, ce livre ne choisit pas entre l'approfondissement érudit de cette si remarquable évolution et une présentation à l'intention d'un public d'amateurs éclairés auxquels il ferait percevoir la grandeur de Lambèse. Des développements généraux, qui ne peuvent concerner qu'un lectorat non antiquisant, expliquent ce que sont les milliaires (p. 16), les soldats (*passim*, spéc. p. 54, 62, etc.), la définition et l'usage des arcs de triomphe, le *forum*, (p. 30 sq.), « ouvert à tous » sur lequel se déroulent les fêtes « avant la construction de l'amphithéâtre » (p. 29), comme si les finalités de l'un et de l'autre équipement étaient équivalentes. Mais ce public auquel sont destinées ces explications élémentaires, pour ne pas dire simplistes, ne peut comprendre ce qu'est la *groma* (p. 23-24), qui sont Delamare ? Carbuccia ? que sont les *principia*, quel est leur usage